

# La Salle des Morts de l'Abbaye d'Ourscamp

Très rares sont les infirmeries monastiques, ou salles des morts, du moyen âge qui sont parvenues intactes jusqu'à nos jours.

Il se trouve que parmi tant de magnifiques monuments que compte le département de l'Oise figure une très remarquable infirmerie monastique entièrement conservée, la seule qui subsiste en France. Il s'agit de la Salle des Morts de l'abbaye cistercienne d'Ourscamps, fondée en 1129 par saint Bernard, dans une boucle de l'Oise, au diocèse de Noyon, aujourd'hui Soissons (1).

Même à l'étranger les exemples de ce genre sont extrêmement rares. Dans l'ordre de Cîteaux on ne peut guère mentionner que l'abbaye d'Eberbach, fondée également par saint Bernard, au diocèse de Mayence, en 1135. Cette infirmerie, construite en 1220, est entièrement conservée et sert aujourd'hui de chai pour une exploitation viticole (2).

L'infirmerie d'Ourscamps date du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est un très bel édifice qui s'étend du nord au sud, à quelque distance des bâtiments réguliers du monastère. Elle mesure près de cinquante mètres de longueur sur quinze de large, divisée en trois nefs de neuf travées par deux rangées de huit sveltes colonnes de belle pierre, reposant sur un socle octogone, couronnées de chapiteaux ornés de crochets aux tailloirs octogones, sur lesquels retombent de fines ogives taillées en amande, ainsi que les doubleaux qui séparent les travées. La nef du milieu est plus large que les deux autres.

Chacune des travées est éclairée par deux grandes fenêtres jumelles, limitées au sommet par un arc surbaissé, et surmontées d'une belle rose à six lobes. Au-dessous s'ouvrent trois petites fenêtres basses en tiers-point.

D'un côté comme de l'autre, les trois dernières travées au sud sont dépourvues de roses ; et la dernière travée ne comporte pas de fenêtres hautes. Chacun des pignons est surmonté, au sommet, d'un fleuron de pierre, actuellement plus ou moins endommagé.

Dans chacune des travées, de petites niches sont ménagées dans l'épaisseur du mur, pour le service des malades.

A l'extérieur, sur la façade orientale, les travées sont séparées par des contreforts peu saillants, sans ressaut, réunis entre eux au sommet par un arc en plein cintre à deux rouleaux. Particularité que l'on retrouve, avec quelques différences, dans plusieurs constructions cisterciennes. En particulier au grand bâtiment des convers de l'abbaye de Clairvaux, qui date de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, presque entièrement conservé ; ainsi qu'au cellier que cette même abbaye possédait dans la ville de Dijon, datant de la même époque, conservé et restauré. On trouve encore la même particularité au bâtiment des convers de l'abbaye de Longpont, transformé en habitation ; et aussi à la fameuse grange de l'abbaye de Vauclair, datant du XIII<sup>e</sup> siècle, en grande partie partie démolie pour avoir été exposée aux tirs de l'artillerie pendant quatre ans, de 1914 à 1918, située qu'elle est au nord du plateau de Craonne. Une des travées en grande partie conservée permet de constater cette particularité, que l'on connaît d'ailleurs par des photographies d'avant-guerre.

Sur la façade occidentale de la Salle des Morts d'Ourscamps, les contreforts sont beaucoup moins saillants que sur la façade orientale. C'est sur la façade occidentale qu'est située l'entrée, à la sixième travée à compter du nord. Elle comporte un beau portail à trois voussures légèrement brisées, reposant de chaque côté sur trois colonnettes aux chapiteaux finement sculptés. Au-dessus, on voit encore dans le mur les traces d'un toit en bâtière, qui montrent que le portail était autrefois précédé d'un auvent.



1. - Voir Albert Lenoir, *Architecture monastique*, Paris, 1856, t. II, p. 389-390. - Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, s.d., t. IV, p. 222-223 ; VI, p. 106-107. - M. Peigné-Delacourt, *Histoire de l'abbaye d'Ourscamps*, Amiens, 1876, pages 32-33, 93-94. - M. Aubert, *L'architecture cistercienne en France*, Paris, 1943 (2<sup>e</sup> éd. 1947), t. II, p. 151-152.
2. - H.-P. Eydoux, *L'architecture des églises cisterciennes en Allemagne*, Paris, 1952, p. 167, fig.

Au sommet du mur, sur les faces est et ouest, la corniche est composée de modillons très simples et très rapprochés.

Sur la façade nord, entre deux contreforts étroits et très saillants à deux ressauts, ouvrent deux fenêtres en tiers-point, surmontées d'une rose à six lobes ; et au-dessous trois petites fenêtres en tiers-point ; le tout pris sous une grande arcade à trois rouleaux brisés. Au-dessus de laquelle ouvrent deux hautes et étroites fenêtres en tiers-point. La même disposition se retrouve, en de moindres dimensions, à droite et à gauche des contreforts, avec deux seules fenêtres basses, au lieu de trois.

Dans l'angle nord-est se trouve l'escalier à vis qui conduit aux combles, pris dans une tourelle carrée, percée sur chacune de ses faces de deux petites fenêtres jumelles, et couverte d'un petit toit aigu en bâtière.

Il faut aussi mentionner la charpente de chêne, qui est un bel exemple de charpente à chevrons portant fermes, reposant sur des entrails.

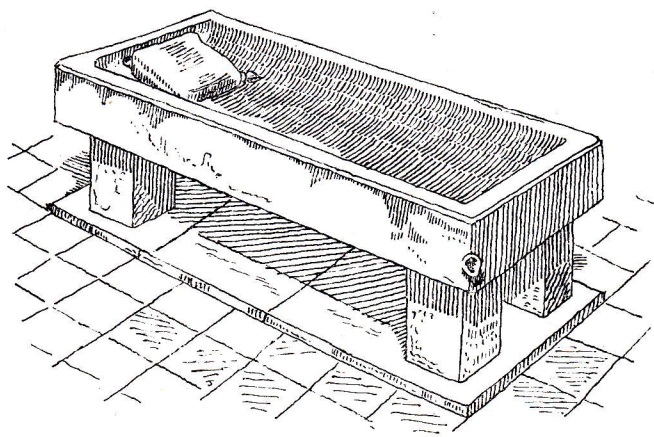
Au sud du bâtiment, à l'intérieur on voit encore contre le pignon, les traces d'une grande cheminée aujourd'hui disparue.

Sur la face sud, à l'extérieur, accolée au pignon, se trouvait l'apothicaire, ou pharmacie, aujourd'hui en ruine, qui abritait une cuisine et, à l'étage, plusieurs chambres.

Il faut noter encore que l'ancien pavement de la Salle des Morts était de carreaux vernissés de différentes couleurs.

Par la destruction à la mine de la belle église toute proche, après la Révolution (3), ainsi que par les bombardements de la première guerre mondiale, la Salle des Morts fut gravement éprouvée. Les voûtes fortement ébranlées ont laissé peu à peu apparaître des fissures. Le Service des Beaux-Arts a été au plus pressé en chaînant toutes les colonnes au moyen de nombreux tirants, en attendant d'entreprendre les travaux nécessaires.

Une gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle montre la Salle des Morts, où l'on voit les moines en train de laver le corps d'un de leurs confrères défunt.



Lavatorium

Cette opération se pratiquait sur une grande pierre en forme d'auge, nommée *lavatorium* ou lavatoire. Elle comportait un oreiller taillé dans la pierre, et un trou à l'extrémité opposée, par où s'écoulait l'eau, une fois le lavage terminé (4).

Il y avait au moyen âge des pierres de ce genre dans presque toutes les abbayes, ainsi que dans les infirmeries attenantes aux cathédrales et dans beaucoup d'hôpitaux. Il y en avait une à l'abbaye de Châalis, au diocèse de Senlis, dans l'Oise. Guillaume de Saint-Pathus raconte que saint Louis, se trouvant à l'abbaye et apprenant que c'était dans cette pierre qu'on lavait les corps des religieux défunts, baisa la pierre en disant : « Ah Dieu ! tant de saints hommes ont été lavés ici ! » (5).

Il y avait un lavatoire à Cluny. Et l'on raconte que lorsqu'on y déposa le corps de l'abbé Pierre le Vénérable, mort en 1156, il apparut plus pur que le cristal et plus blanc que neige (6).

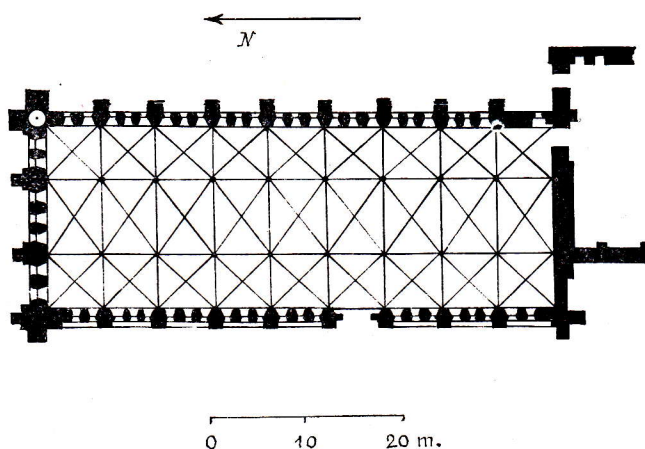
A Clairvaux, on montrait encore au XVIII<sup>e</sup> siècle le lavatoire où fut lavé le corps de saint Bernard. On prétendait que son ombre était encore visible au fond de la pierre. Un récit

du XVI<sup>e</sup> siècle nous dit qu'elle « apparait en ung chacun, évidemment mieulx de loing que de prez ; car quant l'on vient à regarder de près ladicte pierre, elle est polye et luisante aussi bien au fons que es costez, et de l'ung, comme de la distance de deux, trois au quatre piedz, l'on voit ledict umbre, assavoir : la teste, le col, les bras, dont le bras dextre passe plus que le senestre, et généralement se voit l'umbre de tout le corps » (7).

Dcm Martène, qui visita Clairvaux au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, se montra fort sceptique à ce sujet : « Je ne sais pas, dit-il, si cela est aussi miraculeux qu'on le persuade ; car cette ombre ne se voit pas de tous côtés. Il faut être dans une certaine situation pour l'apercevoir, ce qui se peut faire naturellement par la réflexion de la lumière » (8).

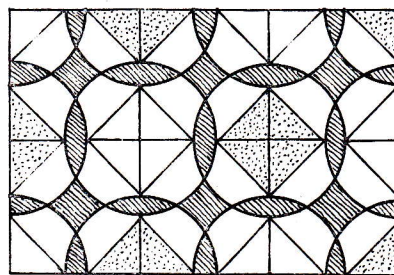
Il existe encore un lavatoire de ce genre dans la sacristie de l'ancienne abbaye cistercienne de Cadouin en Périgord (9).

Après la seconde guerre mondiale, il y eut un essai de restauration cistercienne de l'abbaye d'Ourscamps, qui n'eut pas de suite.



Depuis 1948 l'abbaye est occupée par les Serviteurs de Jésus et Marie, fondés par le Père Lamy. Ils ont aménagé en chapelle la belle et vaste Salle des Morts, qui s'y prête magnifiquement.

A. DIMIER.



Carrelage de la Salle des Morts

3. - Après la Révolution, l'acquéreur Radix de Sainte-Foy fit démolir la belle église du XIII<sup>e</sup> siècle, dans le seul but d'avoir dans son parc une ruine romantique. Voir Peigné-Delacourt, *op. cit.*, p. 4 : Les ruines des deux églises figurèrent comme ornement ou fabrique, dit : les Ruines.

4. - Albert Lenoir, *op. cit.*, p. 436-437 ; et Viollet-le-Duc, *op. cit.*, t. VI, p. 174-175.

5. - Vie de saint Louis, ch. VI, dans *Recueil des historiens de la France*, t. XX, p. 78 B-C.

6. - *Chronique de Cluny*, dans *Bibliothèque Cluniacensis*, Mâcon, 1915, col. 601.

7. - S'ensuit le voiaige que la Roynne de Secile, Monseigneur le conte de Guyse et Madame la contesse sa femme, unt faicts de Joinville à Clairvaux, dans *Annales archéologiques*, t. III (1845), p. 232.

8. - Martène, *Voyage littéraire*, Paris, 1717, 1<sup>re</sup> partie, p. 104.

9. - J. Sigala, *Cadouin en Périgord*, Bordeaux, 1950, p. 33.